

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'EXTÉRIEUR :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . . 5 fr.	Six mois . . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait à la rédaction à NADAUD

LA JUSTICE

J'ai la douce manie de passer au crible de ma raison et de ma logique toutes les entités où, pour mieux dire, toutes les foutaises qui constituent le fondement soi-disant moral et politique de l'ordre capitaliste. J'ai acquis, d'ailleurs, expérimentalement la certitude qu'il est salutaire de me laisser aller à cette fantaisie. C'est bien, je crois, à l'inertie cérébrale individuelle que sont dues les maux qui empoisonnent notre vie sociale...

Désirant donc me faire une idée positive de la justice — entité farouchement criminelle — j'ai cru devoir faire appel à la science juridique d'un professeur de droit, professeur qu'un mien ami m'avait signalé comme un officiel ne pensant pas bassement. J'ai lu, à cet effet, un de ses principaux ouvrages et ne le regrette pas. Il est bon de tout lire, à la condition de penser et de discuter ce qu'en lit.

Le professeur déclare, dans la préface de son livre, se borner à faire au lecteur l'exposé des règles juridiques ayant une valeur et une force sociale et non pas des préceptes qui n'ont d'autre appui que les préférences personnelles de celui qui les formule, d'autre fondement que son sentiment subjectif de la justice. Il n'y a pas de justice absolue, dit-il, et il faut éviter d'en parler comme d'une chose connaissable et connue. La Justice est ce que les hommes d'une époque donnée dans un pays donné croient juste. Le droit naturel absolu est une chimère. Dans un pays donné, le droit est l'ensemble des règles — qu'en sont les juges bonnes ou mauvaises, utiles ou néfastes — qui, à un moment donné, sont effectivement appliquées par des praticiens et par les tribunaux.

Il me faut reconnaître que ce professeur présente sans détours et même un peu brutalement ce qu'il croit devoir appeler la justice et le droit.

Néanmoins, l'escomptais un exposé critique des règles juridiques admises par la majorité. Etais-je naïf ! Connais-je ne savais pas qu'un personnage officiel n'a aucun intérêt à parler de l'injustice. Pourquoi, diable, s'élèverait-il contre le social dont il vit ? N'est-ce pas plus sage et plus utile, écartant « ses préférences personnelles », de consacrer ce mal, en s'efforçant de le faire admettre à la vile multitude ? C'est à quoi, d'ailleurs, parviennent tous les officiels : les uns, parce que leur prétendent savoir en imposant aux imbéciles ; les autres, parce qu'ils présentent aux faibles, éternellement dupes, spécialement arrangées, les idées les plus positivement fausses. Ne faut-il pas l'autorité d'un doctrinaire pour affirmer que le droit naturel absolu est une chimère et qu'en fait de justice, chaque nation — autre entité socialement et individuellement néfaste — a la sienne ? Ce doctrinaire, hélas ! ne nous apprend rien ; nos souffrances quotidiennes nous prouvent assez, à nous autres prolétaires, ce qu'est la justice, non pas absolue, mais nationale. Notre droit naturel, c'est le droit de la majorité ou, plus exactement, le droit du plus fort ; et le plus fort, dans chaque pays, c'est le capitaliste.

C'est lui qui impose aux travailleurs toutes les règles juridiques qui les exploitent, les oppriment et les avilissent. Le capitalisme est le maître, c'est lui l'Etat, c'est lui la loi. Oui, c'est lui qui a la loi et nou la majorité des électeurs qui eux, la subissent, la sanctionnent, la consacrent. Le capitaliste règne et gouverne. Il laisse au peuple, qu'il tond cyniquement, l'illusion de se donner les institutions qui l'assujettissent. El, le « Brave Populo » s'accorde de cette comédie, car il croit être le sauveur. Il se rend pieds et poings liés au bourreau qui l'égorge, mais qu'importe, puisqu'il a le droit de s'élever des matthes. Il est si fier du Suffrage Universel pour

lequel ses ancêtres de 89 ont fait une révolution politique.

Le suffrage universel ? Quelle vaste blague !

C'est par le bulletin de vote, dont ils s'engouffraient, qu'ils se rendent esclaves, et qu'ils permettent à leurs représentants de faire les lois qui exigent d'eux une obéissance passive, ces lois qui sont la raison d'être des Etats, des patries, des capitales. La Loi, mais c'est la négation de la conscience individuelle, c'est l'arme terrible dont se servent les puissants pour mater le malheureux quand il rouspète. C'est elle qui donne un état civil à chaque individu, l'immatriculant pour lui permettre plus tard de l'envoyer à la caserne ou à la dernière des guerres défendre le Droit, la Justice, la Civilisation, etc., etc..

Et au nom de la Loi, l'individu investi citoyen et soldat, voit et tue. S'il lui arrive de crever sur le champ de bataille, c'est un « héros », s'il en réchappe : il a bien mérité de la Patrie ». C'est le poème de la grande guerre, le sauveur de la civilisation, celui qui, aux dires du vieux tigre Clemenceau, boit à la coupe sanglante de l'héroïsme le vin fort par lequel toute sensation de la Vie se résume en un suprême appétit de la mort.

Redevenu civil, il reprend le boulot qui le nourrit pas et l'abîme. Pour manger il lui faut prostituer ses bras ou son cerveau : c'est légal et dans l'ordre de la justice nationale. C'est dans le même ordre que s'érigent, par le travail de tous les déshérités, les fortunes scandaleuses de quelques repus. Et si, contre cet ordre, s'insurgent certaines individualités conscientes de leurs droits impérieux, c'est au nom de la justice qu'on les embastille.

C'est aussi en son nom qu'on étouffe la pensée. Nous lui devons toutes les inégalités sociales. Les riches et les pauvres, les maîtres et les esclaves, les pairons et les ouvriers, les veilleurs et les volans, voit tout ce qui forme l'ordre capitaliste protégé et défendu par le gendarme au service de la justice nationale. Les hommes n'ont-ils donc rien dans le cerveau pour s'accommoder d'un tel état de choses ? Il est triste de constater qu'ils admettent, sans réfléchir, l'atelier, la caserne, la prison et le bagne. Il est étonnant qu'ils croupissent dans ordre antinaturel qui veut que les droits des individus varient avec leur situation sociale.

Est-ce justice que deux enfants, dont l'un naît dans le foyer du riche, l'autre dans celui du pauvre, soient déjà, à la naissance, distants de toute l'égalité sociale qui classe les individus ? Non, pourtant c'est régulier, socialement parlant. Ainsi tout est légal quand, au nom de l'Etat, les gouvernements l'ordonnent et tout est bien lorsque l'Autorité le décide.

Cela n'est pas la justice, mais le banditisme.

La justice n'est pas nationale ; elle est absolue, en ce sens qu'elle proclame par-dessus les préjugés et les frontières que partout où il y a des hommes ils ont droit à la vie. Elle ne nie pas l'individu, elle l'affirme. Elle a ses principes éternels et immuables à savoir que tout être est son propre maître et qu'il a seul le droit de disposer de ses forces et de son existence. Elle ne connaît l'humanité et la société que par l'individu, seule réalité vivante ; l'homme, de par son droit naturel, ne doit s'adapter à aucune société. C'est la société qui doit s'adapter à lui et il doit pourvoir à sa donner librement.

C'est pour cette société que luttent les anarchistes, société sans lois, sans maîtres, sans politiciens, sans juges, société d'amour, de paix et d'harmonie, société libertaire pour tout dire où chacun s'efforce de devenir toujours meilleur.

FABRICE

Le choléra ! devant ce mal terrible
Chacun de nous recule, épouvanté,
Et se dispose à faire l'impossible
Pour conserver la force et la santé.
Et c'est pourquoi, n'en déplaît aux marquises,
Que le bon Dieu d'ailleurs protégera,
Si nous rêvons de flamber les églises,
C'est pour lutter contre le choléra !...

Le choléra ! devant ce mal farouche
L'esprit humain retombe du ciel bleu
Et les martyrs dont il étreint la bouche
En gémissant n'ont qu'à se dire adieu.
Et c'est pourquoi, n'en déplaît aux compères,
Dont un prétoire est le champ de combat,
Si nous rêvons de flamber leurs tanières,
C'est pour lutter contre le choléra !...

Le choléra ! devant ce mal funeste
Le monde entier frissonne de terreur,
Et devant lui comme devant la peste
Pousse des cris dont l'avenir a peur.
Et c'est pourquoi, n'en déplaît aux badernes,
Dont le bonheur veut la mort du soldat,
Si nous rêvons de flamber les casernes,
C'est pour lutter contre le choléra !...

Le choléra ! devant ce mal néfaste
Le cœur sangloté et la raison frémît,
Et le pays qu'un tel Jéhovah dévaste
Est embrumé d'une éternelle nuit.
Et c'est pourquoi, sans avoir les mains rouges,
En regardant la Chambre et le Sénat,
Si nous rêvons de flamber tous ces bouges,
C'est pour lutter contre le choléra !...

Eugène BIZEAU.

pagnait ; ils prirent les 18.000 dollars et s'enfuirent avec en automobile.

Comme il fallait des coupables à la justice, nos deux camarades furent accusés de ce crime.

Le jour du jugement arriva.

L'Audience

Notre camarade Vanzetti raconte sa vie aux juges et, d'une voix claire, dépouille son existence de travailleur, ses joies, ses peines, ses démissions, ses espoirs, sa vie vagabonde à travers l'Italie, la France, l'Amérique, mais où il fut toujours le travailleur dont le travail quotidien était le seul moyen d'existence ; mais partout aussi il propagait, selon ses forces, l'esprit de révolte. C'est ainsi qu'à Plymouth, en 1913, à la Cordage Company, il fonda une grève parmi des travailleurs qui, jusqu'à ce jour, avaient été les plus soumis des exploits, ce qui lui valut d'être renvoyé à l'atelier.

Le matin du 15 avril, jour de l'attentat, il vendit du poisson à Plymouth. Vers 12 h. 30, il causa avec Joseph Boosen, marchand ambulant, qui lui vendit un coupon d'étoffe ; puis ils se séparèrent. Ensuite, Vanzetti se rendit à la sortie de la « Cordage Company » pour vendre son poisson (plusieurs travailleurs vinrent aussi affirmer la véracité de ses dires). Le reste de la journée se termina par des travaux divers, et à six heures, après avoir mangé, il sortit. Il resta à Plymouth jusqu'au 22 avril, et comme Plymouth se trouva être assez éloigné de l'endroit où fut commis l'attentat, l'on vit, par cela, qu'il ne pouvait se trouver ce jour-là sur le lieu de l'attentat.

La soirée du 23 avril, il partit à New-York pour assister à un meeting en faveur de Robert Elia et Andréa Sacco, qui sont maintenant arbitrairement en prison. Revenu à Plymouth le 1^{er} mai, il en repartit le 3 pour Stoughton, où il trouva Sacco. Saçchant que ce dernier devait partir pour l'Italie, il resta la journée avec lui pour organiser une réunion pour le 5 mai. Ce même jour, des camarades étaient traqués par la police. Ils se procurèrent une automobile pour envoyer les brochures et publications subversives qui se trouvaient chez leurs copains traqués. Ils furent arrêtés, pendant le voyage, à Montello et emprisonnés.

Un jour, un policier se présenta devant la cellule de Vanzetti et, le menaçant de son revolver, lui demanda s'il savait pourquoi il était en prison. Sur sa réponse négative, il lui dit qu'il était arrêté pour le crime de South-Braintree.

Ce fut ensuite l'attorney Kattmann qui interrogea Vanzetti.

Vous vous êtes sauvé de Plymouth en mai 1917 pour vous soustraire au service militaire ?

Oui, répond Vanzetti, j'ai refusé d'aller à la guerre.

Vanzetti et Sacco avaient été ensemble au Mexique.

A lors c'est vous qui en 1919 teniez des propos subversifs aux soldats qui revenaient de faire leur devoir en Europe.

Oui, c'est moi cet homme, mais pas celui dont vous voulez faire l'assassin de South-Braintree. Je crois avoir été arrêté pour délit politique et j'avais raison de me méfier des policiers, car je me rappelais la fin tragique d'Andréa Salado.

La déclaration de Vanzetti, entretenant des interruptions de l'attorney, dura exactement huit heures vingt, pendant lesquelles il parla toujours franchement et dont l'énonciation sincère remua l'assistance.

Le procès dura quatre longues journées parmi lesquelles on ne causa presque pas de dommage à l'assassin de South-Braintree. SEULS LES IDEES DE NOS CAMARADES firent les frais du procès, idées d'ailleurs qu'ils revendiquèrent hautement. Après deux belles plaidoiries des défenseurs de nos camarades, l'accusateur public s'extorsa pendant quatre longues heures à demander le tout.

Le jury délibéra pendant cinq heures et revint en séance. Quelques minutes après

enfermés dans une cage comme des bêtes féroces (c'est la coutume en Amérique), placides et calmes, comme si le moment tragique n'était pas arrivé, ils firent à nouveau leur apparition dans la salle.

L'émotion était indescriptible et ce fut dans un silence glacial et impressionnant que le chef des jurés se leva et prononça contre nos deux camarades la peine de CILKUY (1).

A l'énoncé de cette ignoble sentence, un cri strident retentit, c'est la compagnie de Sacco qui, délivrante, se jette sur la cage et parvient à se glisser à travers les barreaux et vient serrer son compagnon dans

Quand les jurés quittent la salle, Sacco se dresse et le doigt tendu, pâle mais énergique, leur crie : « Vous assassinez deux innocents ». Debout, près de lui, Vanzetti, tord et glacé, ne prononce pas une parole et attend qu'en vienne les chercher pour les conduire dans la froide cellule de l'atelier.

Plusieurs femmes présentes retiennent leurs larmes avec peine entraînées par la compagnie et le bâché de Sacco en essayant de leur mieux de réconforter cette mère, cette dévouée compagne, qu'un semblable verdict avait douloureusement atteinte.

L'explication doit avoir lieu le 1^{er} novembre. D'ici cette date il importe au prolétariat du monde entier de se dresser résolument contre la démocratie wilsonienne et d'imposer à ces forbans américains la liberté de nos deux camarades.

(1) Mort.

Comment « l'Humanité » informe ses lecteurs

Bernard Lecache, rédacteur à l'Humanité, fait, pour le compte de celle-ci, un voyage en Espagne. Et voici ce qu'il nous conte, dans le journal collectiviste du 31 août, à propos des syndicalistes révolutionnaires de Barcelone et de toute l'Espagne même :

« Mais la masse ouvrière attend impatiemment les nouvelles élections pour jeter bas l'équipe des renégats. Elle est pressée tout entière au communisme. Les syndicats sont tous révolutionnaires, et les syndicalistes ne craignent pas de prendre nettement position pour l'internationale de Moscou. Ils laissent aux François le soin de cerner les cheveux en quatre, de marquer les différences géométriques ou semielliptiques entre l'autonomie, la baissen organe, la subordination. Pour eux, ces questions n'existent pas. Ils sont syndicalistes, mais ils n'oublient pas qu'ils sont communistes et que le syndicalisme et le communisme peuvent fort bien marcher de pair. L'action à monter, d'ailleurs, est la même, etc. »

Nos camarades qui se rappellent la révolution de Barcelone et votée à l'unanimité par les confédérations syndicales régionales espagnoles réunies en une assemblée nationale, penseront que le sieur Lecache garde bien sa croûte qui dénature à ce point la vérité pour servir les intérêts de son parti.

Mais on ne vit pas éternellement sur le mensonge et on ne peut abuser qu'un temps de la crédulité des militants révolutionnaires. Nous continuons donc dans ce journal, à dire ce que nous savons, ce que nous pensons, certains de servir ainsi la cause qui est chère à tous les vrais révolutionnaires. Parmi ceux-ci beaucoup déjà sont revenus à nous qui subissaient hier l'influence désastreuse des bolcheviks ; d'autres nous rejoindront et ensemble, avec l'aide du temps, nous dissiprons cette confusion si néfaste au mouvement social en général et au syndicalisme fédéraliste en particulier.

Le procès de Vanzetti, entretenant des interruptions de l'attorney, dura exactement huit heures vingt, pendant lesquelles il parla toujours franchement et dont l'énonciation sincère remua l'assistance.

Le procès dura quatre longues journées parmi lesquelles on ne causa presque pas de dommage à l'assassin de South-Braintree. SEULS LES IDEES DE NOS CAMARADES firent les frais du procès, idées d'ailleurs qu'ils revendiquèrent hautement. Après deux belles plaidoiries des défenseurs de nos camarades, l'accusateur public s'extorsa pendant quatre longues heures à demander le tout.

Le jury délibéra pendant cinq heures et revint en séance. Quelques minutes après

Le Choléra ! L'Impuissance de la C.G.T.

Je lisais l'autre jour, dans le tassement d'un métro, par-dessus l'épaule d'un camarade syndiqué, quelques lignes d'un journal assez curieuses. L'entrelet enregistrait la fin d'un démagogue et j'ai compris, ou du moins j'ai cru comprendre, que le démagogue en question avait joué, oh ! il y a bien longtemps ! — un tour pendable au digne et inamovible secrétaire de la Fédération des Métaux : Merrheim.

Ce camaradipe émerite — qui est aussi une manière de nécrophore puissante — se plaint de remuer les cadavres — s'est souvenu qu'il y a peut-être une douzaine d'années, il avait été boulé hors du syndicat des métallurgistes parisiens. Il se trouve aujourd'hui que le père artisan d'un tel métal est à terre. Merrheim triomphe, Merrheim exulte. Et sa magnanimité bien connue, sa grandeur, son amour universellement proclamée, lui font pousser des clameurs d'Iroquois : « Voilà, s'exclame-t-il, la sorte qui attend mes calomniateurs. Voilà ma vengeance ! »

Une des plus grandes satisfactions le ma modeste vie sera toujours d'avoir harponné, à une heure où il fallait quelque audace pour le faire, à une heure où ceux qui allaient devenir des noyauteurs ne songeaient qu'à s'allier. Merrheim, cet Adamastor syndicaliste qui de Zimmerwald à Clemenceau et à l'armistice n'avait jamais cessé de nager, d'une nageoire diligente, dans les eaux troubles du capitalisme. C'est dire que je revendique l'honneur d'être un syndicaliste de Merrheim. Je m'autorisera de cette qualité pour m'étonner qu'à l'époque déjà reculée où il arriva l'aventure qu

dépendamment des contingences psychologiques, la C.G.T. apparaît d'ailleurs comme une machine du plus mauvais rendement, comme une machine qui consomme effroyablement et produit peu. Je ne suis pas comparable et je serais fort en peine de dire à combien se monte le budget confédéral, quelles sont les recettes, quelles sont les dépenses, mais j'entrevois les effets d'une gabegie sans pareille dont la création d'un quotidien comme *Le Peuple* est bien loin de donner l'exacte idée. Une armée de secrétaires dont la compétence en toutes choses réside dans un tort bagout et dont la plupart n'ont pour toute intelligence que l'audace de leurs appétits se dépendent exclusivement pour conserver la fonction dont ils vivent profitablement. Ce monde-là ne travaille pas, ne produit rien, ne renseigne sur rien, n'instruit de rien. On voit un Merheim par exemple collectionner ses histoires comme un avare ses écus, amasser des documents minotaux suivant ses amours et ses haines personnelles et faire la guerre aux Russes pour mieux laisser piller la paix les aléas du Comité des Forces. On voit Dumoulin, le noir mineur au visage rubicond, au ventre bedonnant, bardé d'une large chaîne dorée plastronner sur les estrades devant des auditeurs débonnaires, et le gros Léon-mafu, ventru, se promener comme un ambassadeur, aux frais de la Princesse, cela s'entend. Il n'y en a assurément pas un sur dix de ces mauvais bougres qui fasse un travail sérieux.

Ces roitelets faînards gonflés de suffisance n'en sont pas moins pernus que les « cotisants » ne se proclameront jamais assez bas devant eux en signe de gratitude, car ils sont des militants !

Peut-on espérer que la machine syndicale puisse être réparée, remise en parfait état de fonctionnement ?

Bien des anarchistes le pensent encore. Beaucoup sont encore convaincus qu'avant de la ténacité et à force de propagande dans les syndicats, ils parviendront à redonner une vie nouvelle au vieil organisme détruit et malade. Je leur laisse pour le moment cette illusion qui est parfaitement légitime puisqu'ils se sentent la force de se mettre au travail.

RHILLON.

Mœurs Dictoriales

Beaucoup de nos amis ont dû lire dans le *Journal du Peuple* du 27 août, l'article d'Henri Fabre, intitulé : *Pour la liberté de la presse*. Nous le donnons ci-dessous pour ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent pas. Il est bon d'ailleurs de marquer le coup.

Nos socialistes bolchevistes n'attendent point d'avoir conquis le Pouvoir pour se livrer à des excès d'arbitraire à notre égard. Ils sont encore dans l'opposition ; mais nous et nous conduissons de gouvernements ; que sera-ce quand les membres du Comité Directeur du Parti seront dévoués Commissaires du Peuple ?...

Avertissons-les que nous ne nous laisserons jamais faire. Où aujourd'hui nous imposerons toutes les rectifications qu'ils nous obligent à écrire. Que demain, lorsqu'ils seront ministres du Quatrième Etat, nous nous défendrons et nous défendrons les travailleurs contre leurs agissements.

POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Un ami qui s'intéresse au *Journal du Peuple*, pour lequel celui-ci se montre hospitalier, est venu me voir, et m'a dit :

— Le *Journal du Peuple* n'est pas assez communiste. Des camarades désirent que cette situation cesse. Le Comité directeur va être saisi, puis les groupes, puis le Congrès National.

J'en ai froid dans le dos.

— Qu'est-ce qu'il y a, objectez-vous ? Le Foyer...

— Oh ! Le Foyer passe encore, mais Séverine, mais Léon Werth ? Pourquoi ne pas publier leurs articles en seconde ou troisième page, pour placer en première des articles communistes ?

Faut que j'ai été quelque peu ahuri. Quelle conception du journalisme et de la propagande ! Jérôme Patureau cherchait une position sociale, moi je voudrais bien une définition, quand un article est-il communiste et quand ne l'est-il pas ?

L'autre jour je lisais dans l'*Humanité* qu'un chef d'orchestre avait fait un geste communiste en faisant jouer l'internationale à l'arrivée du ministre.

Il est de nombreux socialistes qui, sans adhérer à Moscou, sont capables d'un tel geste. Quelle idée se fait-on chez certains des camarades de la propagande et du rôle de la presse ?

Alors l'ami qui peut rétrograder ces merveilleuses idées de Séverine et Léon Werth, en deuxième page, s'offre aussi de la liberté que nous donnons aux libertés de répondre quand ils se jugent attaqués, et du fait que nous leur prêtons nos colonnes pour leur vie sociale !...

Et bien ! discussions-nous être excommuniés, non seulement nous continuons à donner la place d'honneur à Séverine et Léon Werth mais nous nous permettons dans la ville où nous avons des résultats puisqu'il a permis à camarade protestataire ! de faire triompher, sur toute la ligne, les communautés dans les derniers congrès du Parti.

Mais si les communistes qui sont à la direction du Parti, un peu grâce à nous, et le Congrès National lui-même entendent ce que je me refuse à croire — sous prétexte de discipline, nous autorisent à faire des règlements assez sévères d'ordre pour servir le Socialisme, même frappes d'ostensions — en dehors des cadres, des partis et des chapelles.

Mais, nous n'en sommes pas là !

Henri Fabre.

La Guerre Sainte

Depuis quelque temps, dans tous les journaux dits de « grande » information, on peut lire des détails suggestifs sur la révolte des Marocains contre la tyrannie européenne. D'aucuns même emploient pour qualifier cette insurrection le terme de *guerre sainte*, et, sans doute, si ce mouvement était poussé jusqu'à sa conclusion logique : la suppression de toutes les tyrannies, nous pourrions l'appeler à la justesse de ce qualificatif ; car, en effet, la guerre des spoliés et des exploités contre les spoliateurs et les tyrans est toujours une guerre sainte. Seulement si les socialistes — voire même les néo-communistes — peuvent voir d'un bon œil la révolte marocaine, il n'en est pas de même pour nous ; non pas que nous donnions tort aux Marocains d'essayer de briser leurs chaînes européennes, car, je le répète, nous applaudissons tout geste de révolte ; mais nous autres, les anarchistes, ceux qu'on a surnommés les *étrangers mécontents* parce que nous ne nous contentons pas des demi-mesures, nous avons un point de vue spécial sur cet essai de libération. Depuis lors de la révolte irlandaise nous avons dit bien haut notre point de vue, et il est identique à celui que nous avons sur la question marocaine : nous déplorons que les « partis » de ces deux pays versent inutilement leur sang pour un mouvement stérile et incomplet.

Stérile, en effet, est un mouvement qui n'a pour motif que l'idée du nationalisme étroit ; incomplet, une révolte qui a pour but de se libérer de la tyrannie étrangère... pour pouvoir mieux subir les tyrans nationaux !

Cependant, comment ne pas s'incliner devant tant de courage, devant un mépris si pleinement souverain de la mort, devant une si complète abnégation mise au service d'une cause ? Mais aussi, comment ne pas déplorer que tant de courage et d'abnégation soient dispensés à une si petite cause : *le nationalisme exacerbé* !

Et ces insurrections nous font songer à une autre bataille, à une autre guerre sainte qui attend depuis des siècles son dénouement : *la guerre des exploités, des centaines de milliers de révoltes contre les repas bénéficiaires de l'état social actuel*.

La lutte incessante que mènent tous les jours les hommes de pensée libre contre un monde qui ne dure que par le mensonge, l'arbitraire et le crime ; la bataille continue de tous ceux qui veulent leur parti au festin de la vie contre ceux qui gâchent bêtement et criminellement un superflu, fruit des travaux des meurt-de-faim ! La mêlée gigantesque de tout ce qui est noble et beau contre un état de choses pourri et naufragé bond !

Oui, cette lutte-là — et seulement celle-là — est bien une *guerre sainte* ! Et beaucoup d'americains nous viennent en pensant à nos efforts dépassés pour de mières idées, alors qu'il en faudrait si peu pour faire couler l'éclat dure de la ploutocratie !

En RUSSIE, nous assistons, depuis 1917, à un magnifique déploiement d'énergie populaire ; le peuple russe qui semblait être le plus arrêté de tous s'est libéré de l'esclavage knouto-allemand. Mieux même, il suit ne pas accepter en remplacement du tsar un gouvernement bourgeoisement républicain qui n'a rien changé la face des choses que par une nouvelle appellation du régime.

Seulement, ce peuple vit son magnifique mouvement (dont le fond libertaire ne fait pas partie) accompagné par une secte politique, et l'essor révolutionnaire détrôné au profit d'un système social qui n'a de prolétariat que le nom.

Le peuple russe se débat, depuis quatre ans, dans une guerre civile aride. Un peuple veut suivre ses aspirations, mais en est empêché par un parti qui argue de la « mathématique historique » pour réfréner les désirs libertaires d'une masse, — et tout ce qui ne pense pas comme les maîtres de l'heure est impitoyablement séquestré dans les prisons d'Etat sous le fallacieux prétexte de nécessité révolutionnaire. Mais l'arrête ici mes critiques contre un système social qui prouve, mieux que toute controverse, la faille de la dictature dite de la révolution.

En ALLEMAGNE, nous assistons au spectacle d'une poignée d'hommes clairvoyants et désintéressés luttant contre tout un monde de politiciens avides de pouvoir. L'étude du camarade SOUCHY qui publie actuellement le *Libertaire me dispense de plus amples détails*.)

En AUTRICHE, nous voyons avec douleur Fritz Adler, cet homme qui fut si courageux pendant la guerre, collaborer avec les pires réactionnaires, et, tout comme en Autriche, nous quelques anarchistes furent contre un état d'esprit général désolant.

Les capitalistes, les guerriers, les prêtres (lor, le sabre et le goupillon) sont toujours pourtant faire réfléchir la masse sur la malaisance de tout système étatique... mais la terreur blanche qui sévit en Hongrie assailli beaucoup de gens qui craignent, en cas d'échec d'un mouvement, la réaction féroce.

En HONGRIE, le mouvement insurrectionnel de 1918 ayant échoué, — parce qu'un parti politique s'était emparé du mouvement et avait lassé le peuple par ses moyens de « terreur rouge » — une féroce réaction s'est actuallement et tout ce qui serait tenté de clamer une pensée quelconque serait passé par les armes, — ce qui fait que, à part quelques courageux, tout le monde se tait et souffre en silence !

En ITALIE, nous trouvons — si l'essai en était encore — une preuve de la nocivité de tous les partis politiques.

Le mouvement de l'an dernier, qui donna tous les révolutionnaires de si magnifiques espoirs, finit dans un fiasco pitoyable grâce à la mainmise et à la mauvaise volonté des politiciens. Malgré les efforts de Malatesia, Borghi et des compagnons anarchistes italiens, les méthodes de diplomatie révolutionnaire furent employées aux meilleures fins des capitalistes et des politiciens.

Les socialistes (dont certains sont maintenant pourvus du titre de communistes éprouvés) laissèrent avorter le mouvement expropriateur et céderont à la pression gouvernementale — cependant que nos amis anarchistes voulaient continuer la lutte.

Résultats : « restations en masse des anarchistes italiens, réaction féroce, fascisme... et recoil du mouvement libérateur !

Cependant on peut constater, depuis quelque temps, un relèvement dans l'état d'esprit populaire.

Les anarchistes maintiennent haut et ferme le principe de la révolution expopriatrice et l'application du fédéralisme libertaire... alors que les communautés s'en tiennent encore à ce vieux jeu pour hommes malades : le *parlementarisme*, et veulent renverser la royauté pour y installer en lieu et place un gouvernement dit *prolétarien* (genre Moscou). Mais les anarchis-

tes ont encore les plus chaudes sympathies parmi le peuple italien qui a pu voir à pied d'œuvre les méthodes politiciennes.

Seuls restent les anarchistes qui clament haut leur haine pour un état social criminel. Seuls les anarchistes ont pu dégager la plus pure leçon des faits et seuls ils sont à lutter avec désintéressement pour la libération totale des peuples.

Malgré toute une campagne de calomnies contre eux, ils restent les seuls défenseurs de la liberté. Et ils prospèrent avec ardeur leur désir profond de révolution et d'ancienissement total de l'autorité de l'homme sur l'homme.

Alors nous voir bientôt se réveiller un peuple endormi depuis près d'un siècle ? L'heure présente exige impérativement une salutaire révolte. Les peuples doivent comprendre maintenant, d'après l'examen des faits, que les temps sont révolus. Le temps n'est plus aux discours. L'heure est venue de toutes parts les peuples doivent se lever et accompagner leur guerre.

Louis LOREAL.

LITTÉRATURE COMMUNISTE

« Avez-vous lu l'*Humanité* du mercredi 24 août ? » me dit ami que je rencontrai l'autre jour. Et dans ses yeux brillait sourire un peu triste. Car il se rappelait le temps où je glorifiais devant lui Lénine et Trotsky. Mais il ne songeait pas à triumpher, et la chute de mes illusions le peinait autant que moi-même.

Je dus lui avouer que j'avais lu le journal en question. Et l'interview de Trotsky par André Morizet. Car, à l'*Humanité*, on série la besogne. Tandis que Vauillant-Couturier examinait dévouement le visage de Lénine et notait le moindre mouvement de muscles qui l'agitait, André Morizet allait rendre visite à Trotsky, généralissime de l'Armée rouge.

Je voudrais que tout le monde lit cet article, et surtout vous, mes camarades insoumis de France et d'ailleurs, qui trinez dur et souffrez en silence pour vous refaire une vie malgré la Patrie ; vous aussi, les condamnés qui, au bagne, à la maison centrale ou ailleurs, expiez vos « crimes » envers le militarisme. Il y a là de ces aveux cyniques que le moins commentaire affirrait. Ecoutez plutôt :

« Pour rétablir la discipline, nous avons sévi impitoyablement. Il le fallait... Il y avait des mouchards, des espions. Il a fallu pratiquer de sérieuses opérations d'hygiène révolutionnaire... Le dégoté général du militarisant empêchait toute cohésion. C'était fou !... Nous avons mobilisé régulièrement, par classe. Le nombre des insoumis a diminué. Affiches, meetings, représentations de comédies satiriques dans les campagnes, tribunaux, tous les moyens ont été employés. » (sic).

Ecoutez cette déclaration de tactique : « Je n'avais pas osé commencer par rétablir l'obligation militaire. » Simple question, non de principe, mais d'opportunité. Voilà la seule concession que l'on vous fera, bravos prolétaires qui vous proclamez antimilitaristes. Attendez un peu que tant et de vos leaders communistes aient rendu leurs capotes d'officiers, chamarreés de galons et de décorations !

Comme il faut bien terminer par une vision pacifique pour satisfaire ce bon gogo de public, on nous montre, pour finir, le bon généralissime allant rechercher son gamin qui joue au ballon sur la place du travail.

« Il y aurait pourtant des ouvriers et des paysans, des milliers, non syndicables ; qui, groupés dans le Parti communiste sont toutefois à donner un sérieux coup de main à leurs camarades syndicables. »

En Belgique, tous les travailleurs sont syndicables, c'est-à-dire tailables à merci pour le plus grand profit de fonctionnaires.

En principe, tous les travailleurs sont syndicables, c'est-à-dire tailables à merci pour le plus grand profit de fonctionnaires.

Il y aurait pourtant des ouvriers et des paysans, des milliers, non syndicables ; qui, groupés dans le Parti communiste sont toutefois à donner un sérieux coup de main à leurs camarades syndicables.

« Nous prenons à la lettre les affirmations des augures qui portent dans les « seuls à journaux révolutionnaires, j'en arriverais à des conclusions pour le moins inattendues. Ainsi notre triste humanité se diviserait en deux catégories : 1^e les syndicables ; 2^e les non-syndicables.

En principe, tous les travailleurs sont syndicables, c'est-à-dire tailables à merci pour le plus grand profit de fonctionnaires.

Il y aurait pourtant des ouvriers et des paysans, des milliers, non syndicables ; qui, groupés dans le Parti communiste sont toutefois à donner un sérieux coup de main à leurs camarades syndicables.

« Nous prenons à la lettre les affirmations des augures qui portent dans les « seuls à journaux révolutionnaires, j'en arriverais à des conclusions pour le moins inattendues. Ainsi notre triste humanité se diviserait en deux catégories : 1^e les syndicables ; 2^e les non-syndicables.

En principe, tous les travailleurs sont syndicables, c'est-à-dire tailables à merci pour le plus grand profit de fonctionnaires.

Il y aurait pourtant des ouvriers et des paysans, des milliers, non syndicables ; qui, groupés dans le Parti communiste sont toutefois à donner un sérieux coup de main à leurs camarades syndicables.

« Nous prenons à la lettre les affirmations des augures qui portent dans les « seuls à journaux révolutionnaires, j'en arriverais à des conclusions pour le moins inattendues. Ainsi notre triste humanité se diviserait en deux catégories : 1^e les syndicables ; 2^e les non-syndicables.

En principe, tous les travailleurs sont syndicables, c'est-à-dire tailables à merci pour le plus grand profit de fonctionnaires.

Il y aurait pourtant des ouvriers et des paysans, des milliers, non syndicables ; qui, groupés dans le Parti communiste sont toutefois à donner un sérieux coup de main à leurs camarades syndicables.

« Nous prenons à la lettre les affirmations des augures qui portent dans les « seuls à journaux révolutionnaires, j'en arriverais à des conclusions pour le moins inattendues. Ainsi notre triste humanité se diviserait en deux catégories : 1^e les syndicables ; 2^e les non-syndicables.

En principe, tous les travailleurs sont syndicables, c'est-à-dire tailables à merci pour le plus grand profit de fonctionnaires.

Il y aurait pourtant des ouvriers et des paysans, des milliers, non syndicables ; qui, groupés dans le Parti communiste sont toutefois à donner un sérieux coup de main à leurs camarades syndicables.

« Nous prenons à la lettre les affirmations des augures qui portent dans les « seuls à journaux révolutionnaires, j'en arriverais à des conclusions pour le moins inattendues. Ainsi notre triste humanité se diviserait en deux catégories : 1^e les syndicables ; 2^e les non-syndicables.

En principe, tous les travailleurs sont syndicables, c'est-à-dire tailables à merci pour le plus grand profit de fonctionnaires.

Il y aurait pourtant des ouvriers et des paysans, des milliers, non syndicables ; qui, groupés dans le Parti communiste sont toutefois à donner un sérieux coup de main à leurs camarades syndicables.

« Nous prenons à la lettre les affirmations des augures qui portent dans les « seuls à journaux révolutionnaires, j'en arriverais à des conclusions pour le moins inattendues. Ainsi notre triste humanité se diviserait en deux catégories : 1^e les syndicables ; 2^e les non-syndicables.

En principe, tous les travailleurs sont syndicables, c'est-à-dire tailables à merci pour le plus grand profit de fonctionnaires.

Il y aurait pourtant des ouvriers et des paysans, des milliers, non syndicables ; qui, groupés dans le Parti communiste sont toutefois à donner un sérieux coup de main à leurs camarades syndicables.

« Nous prenons à la lettre les affirmations des augures qui portent dans les « seuls à journaux révolutionnaires, j'en arriverais à des conclusions pour le moins inattendues. Ainsi notre triste humanité se diviserait en deux catégories : 1^e les syndicables ; 2<sup

UN BEAU LIVRE

LE POUPOUNAT FERRER

LA MORTALITE INFANTILE
LE CINEMA EDUCATEUR

(Suite)

La grossesse était, autrefois, bien souvent le fait du hasard. On était jeune, on s'était abandonné aux ivresses de l'amour, sans penser un seul instant aux conséquences éventuelles pourraient entraîner. La constatation de celles-ci devint une surprise plus que désagréable : dans l'existence frivole, légère de quelques jeunes femmes, c'était une épreuve fâcheuse à traverser ; dans la vie de privations et de travail du plus grand nombre, cette épreuve prenait des proportions d'une catastrophe.

Les premiers temps, on se plaisait à espérer qu'on s'était trompé, qu'il s'agissait d'un simple relâchement ; on se rassurait et la vie continuait : bals, dissipations et extravagances pour les femmes riches ; travail prolongé et dur, privations et misère pour les pauvres.

Des soins, des précautions ? Pourquoi faire et à quoi bon ? Cela valait-il la peine ? Le connaît-on ? Et puis, somme toute, ces précautions, ces soins en vue d'un enfant qu'on n'avait pas désiré, qu'on regretta de porter dans ses flancs, empêcheront l'heureux accident par lequel il se pouvait qu'on fut délivré. Celui « heureux accident », n'allait pas jusqu'à le provoquer franchement, mais sur le désir et on se fut rejoué qu'il se produisit.

Le temps passait ; le terme fatal approchait ; on ne s'y préparait pas ; on se résignait qu'à la toute dernière extrémité et lorsqu'il devenait impossible d'en ouvrir ou d'en négliger l'imminence. L'enfant allait venir ; eh bien ! on ferait comme les autres ; et le prendrait, si le fait avait bien été fait, sans honte, comme nous parlons de tout ce qui est conforme à l'ordre naturel qui régit les êtres et les choses.

Nous avons fait justice de cet armes de sorcières. Nous parlons librement ces mots qui s'èlancent, des levres qui s'insinuent, des caresses qui s'échangent et des corps qui s'étreignent. Nous en parlons en toute franchise, sans mystère, sans honte, comme nous parlons de tout ce qui est conforme à l'ordre naturel qui régit les êtres et les choses.

Souvent aussi, bien souvent, trop souvent et sans seulement songer que donner la vie quand on est atteint d'un mal heréditaire, c'est condamner d'avance l'enfant au mal, les syphilitiques, les alcooliques, les tuberculeux, les rachitiques, les scrofuleux commettaient le crime — le mot n'est pas trop fort — d'engendrer, et de cette souche empoisonnée sortaient des rejetons plus ou moins pourris.

Il arrivait souvent que l'acte de procréation était, même pour un couple sans accouplement dans les plus regrettables circonstances à la suite d'un repas trop copieux et d'une bombe effrénée, au moment où, gorgés de charcuterie et d'alcool, le père et la mère s'étaient accouplés dans l'ivresse.

Souvent aussi, bien souvent, trop souvent et sans seulement songer que donner la vie quand on est atteint d'un mal heréditaire, c'est condamner d'avance l'enfant au mal, les syphilitiques, les alcooliques, les tuberculeux, les rachitiques, les scrofuleux commettaient le crime — le mot n'est pas trop fort — d'engendrer, et de cette souche empoisonnée sortaient des rejetons plus ou moins pourris.

Il arrivait encore que d'infortunées jeunes filles, abusées, indigneusement trompées par des hommes qui ne voyaient en elles que des instruments de plaisir, de jouets de plaisir étaient toutes à l'abandon, à la misère et parfois même au mépris.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions passer en revue, dans le détail, les détestables conditions dans lesquelles la race se perpetue dans ces temps-là.

Mais vous pensez bien que, venant au monde dans de belles conditions, bon nombre d'enfants y appartaient, dès le premier souffle, tous les germes morbides auxquels ils avaient promptement succombé.

Ensuite, il est, une fois nées, l'objet des soins les plus attentifs et les plus éclairés, quantité de ces petits êtres portant en eux l'inexorable arrêt de condamnation auquel ni soins, ni tendresse n'étaient de force à les soustraire.

Mais le pire, c'est que, après leur naissance, ils restent exposés à de nouveaux et plus graves encore que ceux qu'ils avaient bravés au cours de leur existence intra-utérine.

Les jeunes mères étaient, en général, dans l'ignorance presque complète des devoirs de la maternité. Tout leur bagage de connaissances tenait dans le petit sac de recommandations et de conseils que leur avait donné une sage-femme qui, une fois payée, avait hâte d'en finir avec une cliente dont elle n'avait plus rien à faire. Si l'enfant tressautait, s'il respirait difficilement, s'il était lanié, il l'abandonnait, ou si, ayant à se plaindre de celui-ci, le quitte, n'en reste pas moins sacré à la veille de tous le fait qu'elle devient mère et son enfant est le frère ou la sœur ce tous les autres enfants.

— Comme c'est beau, comme c'est beau, ne purent s'empêcher de dire tous ensemble nos voyageurs !

— Oui, c'est beau, reprit Mme Jamin, et c'est juste. N'était-ce pas une détestable injustice que de rendre la jeune fille séduite, trompée, abandonnée, responsable de l'infidélité et de la malhonnêteté d'un autre ? Et n'était-ce pas une iniquité pour encore que de déconsidérer son enfant ?

Vous avez vu ce que nous faisons pour que nos poupons ne manquent pas de rire, grandissent et se développent dans les meilleures conditions.

Vous devez ne plus être surpris que la proportion de ceux qui meurent en bas âge soit considérablement baissé et vous en saisissez les raisons, n'est-ce pas ?

Le lynché Claudet ne put se défendre d'ajouter, sous forme de conclusion :

— Ah ! c'est que nous, les chrétiens, nos pères ! Nous savons ce qu'ils donnent de mal à elever ! Mais nous savons aussi que si l'adultéme le creuset sacré dans lequel s'élaborent toutes les forces, toutes les bontés, et tous les progrès qui élargiront sans cesse les horizons, égayeront constamment les sommets et rendront l'humanité toujours plus heureuse et meilleure !

— On ne se lasserait jamais de vous écouter, dit Louise en se levant, et vous auriez probablement beaucoup d'autres explications.

D'autres mères, les unes pour se détarasser du petit paquet de châtel et d'es qui ne savent que crier et qu'on ne pouvait laisser seul un instant, les autres pour conserver la fermete de leurs seins, d'autres pour courir à leurs plaisirs, d'autres encore parce qu'elles étaient dans l'obligation de retourner à l'atelier ou au magasin, connaissaient leurs bébés à des mercenaires, — les remplaçantes — dont c'était le gagne-pain d'être nourries.

Dans la classe pauvre, et c'est dans cette classe que se trouvaient la presque totalité des familles nombreuses, le devenir n'en venait augmenter la détresse du foyer miséricorde. Le lait de la mère, aigri, vicie, insuffisant, distillait la mort dans les veines du bétail ; la malpropreté et le manque d'air faisaient

le reste et l'œuvre de mort s'accomplit.

Je vous demande pardon d'avoir remué ces tristes souvenirs ; mais il me fallait bien vous rappeler les causes multiples d'une mortalité lamentable, pour vous faire comprendre les moyens qui ont été employés dans le but d'enrayer ce fléau.

Quelle différence entre le triste morde où se déroulaient ces légères et ces infamies et le monde où nous vivons ! Quels changements ! Vous allez en juger.

D'abord, l'acte générateur est estimé à l'égale des plus importants. On rougit de le considérer sous l'angle du hasard. L'éducation que reçoivent nos jeunes filles ne les laisse pas dans la cangue ignorance de ce que, tôt ou tard, il faudra qu'elles sachent. Cette éducation se garde bien de faire naître prématurément des curiosités qui, en raison même de leur précocité, pourraient jeter dans l'esprit de nos adolescentes des germes de gêverse ; mais francine, sincère, loyale, absente de tout sous-entendu et de toute ridicule pudicité, cette éducation les initie graduellement à la connaissance nécessaire de tout ce qui touche à l'acte d'amour.

Cela signifie, à l'égale d'aujourd'hui à l'avantage de chasser les inquiétudes, de dissiper les troubles physiques et moraux que provoquaient dans l'ancienne société le mystère et les chuchotements.

On feignait de croire, alors, que cette atmosphère de demi-mois, de sourires ciseaux, de sous-entendus troubulents étaient tout ce qu'il fallait pour empêcher l'heureux accident par lequel il se pouvait qu'on fut délivré. Celui « heureux accident », n'allait pas jusqu'à le provoquer franchement, mais sur le désir et on se fut rejoué qu'il se produisit.

Le temps passait ; le terme fatal approchait ; on ne s'y préparait pas ; on se résignait qu'à la toute dernière extrémité et lorsqu'il devenait impossible d'en ouvrir ou d'en négliger l'imminence.

Il arrivait souvent que l'acte de procréation était, même pour un couple sans accouplement dans les plus regrettables circonstances à la suite d'un repas trop copieux et d'une bombe effrénée, au moment où, gorgés de charcuterie et d'alcool, le père et la mère s'étaient accouplés dans l'ivresse.

Souvent aussi, bien souvent, trop souvent et sans seulement songer que donner la vie quand on est atteint d'un mal heréditaire, c'est condamner d'avance l'enfant au mal, les syphilitiques, les alcooliques, les tuberculeux, les rachitiques, les scrofuleux commettaient le crime — le mot n'est pas trop fort — d'engendrer, et de cette souche empoisonnée sortaient des rejetons plus ou moins pourris.

Nous avons fait justice de cet armes de sorcières. Nous parlons librement ces mots qui s'èlancent, des levres qui s'insinuent, des caresses qui s'échangent et des corps qui s'étreignent. Nous en parlons en toute franchise, sans mystère, sans honte, comme nous parlons de tout ce qui est conforme à l'ordre naturel qui régit les êtres et les choses.

Nos jeunes filles riraient aujourd'hui des sornettes que le fanatisme religieux et l'hypocrisie de la morale bourgeois débattaient à leurs granc'mères. Elles grandissent dans la pure lumière de la vérité.

Eilles sont pénétrées, ainsi que nos jeunes gens, de la gravité de l'acte d'amour et elles le prennent au sérieux.

La maternité est respectée de tous. A celles qui portent dans leur sein le gage d'un enfantement prochain vont les égards, les respects, les comodités de la vie.

Toutes facilites leur sont données pour qu'elles puissent parcourir les neuf mois de la gestation le plus doucement possible et dans les conditions les plus favorables à une bonne naissance.

Bien avant l'époque de leurs couches, elles sont dispensées de tout travail. L'enfant qu'elles attendent ne sera jamais pour elles une charge, mais pour les lourdes lunes d'après l'accouchement, elles savent que cet enfant sera partie de la grande famille, qu'il sera accueilli avec plaisir, qu'il lui sera prodigie tout ce dont il aura besoin.

Quelle tranquillité dans le cœur de ces mères !

Les porteurs de lares héritières ont conscience qu'ils n'ont pas le droit de jeter la vie des enfants qui ne seraient que des souffre-douleurs, dont l'existence, faite de tristesses, assoiblirait celle de leurs voisins.

Il n'y a plus de ces « filles-mères » que la méchanceté et les préjugés frappaient autrefois d'une réprobation qui s'égara jusqu'à poursuivre leurs bâlards. La jeune fille, que l'amant abandonne ou qui, ayant à se plaindre de celui-ci, le quitte, n'en reste pas moins sacrée à la veille de tous le fait qu'elle devient mère et son enfant est le frère ou la sœur ce tous les autres enfants.

— Au Libertaire, on nous connaît. Il n'est pas un communiste éprouvé qui ne sait que nous sommes les adversaires irréductibles de la dictature — de toute dictature, d'où qu'elie vienne et quel que soit le but qu'elle se propose.

Toutefois, nous tenons le peuple russe pour admirable, du jour où en pleine guerre — en 1917 — il s'est levé pour exterminer le tsarisme et essayer d'instaurer sur tout le territoire de l'ancien empire, un régime de libération, de travail pour tous et de fraternité véritable.

Ce n'est pas la faute des anarchistes si un monde conforme à leurs aspirations n'a pu sortir de l'époque tragique de 1917 !

C'est la dictature, là-bas, ouï malheureusement. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour affirmer que jamais le peuple russe n'arrivera à mettre sur pied la Société de nos rêves, la seule pour laquelle il vaille véritablement la peine de batailler : LA SOCIETE LIBERTAIRE.

C'est pour ces raisons que l'Anarchie était représentée, l'autre jour, au Pré-Saint-Gervais !

C'est pour ces raisons que nous aurions désiré qu'il y eût plus de monde sur la butte du Chapeau-Rouge.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

C'est pour ces raisons que nous aurions désiré qu'il y eût plus de monde sur la butte du Chapeau-Rouge.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

Il s'agissait, dimanche, de faire savoir à notre gouvernement — et pas un anarchiste qui ne pense le contraire — que les hommes de pensée libre ne permettraient pas qu'on continuât à fourbir des armes et à tourner des obus pour assassiner un peuple qui présente l'insurgé contre ses bourreaux et qui présentement meurt d'inanition grâce au blocus impositolement exercé contre lui par les gouvernements européens — le gouvernement français compris.

La Vie de l'Union Anarchiste

PARIS & BANLIEUE

Groupes des 17^e et 18^e. — Vendredi, 2 septembre, à 20 h. 30, salle de la Famille Nouvelle, 42, rue Balagny.

Tous les camarades des 17^e et 18^e sont invités à venir discuter sur le congrès anarchiste.

Club des Compagnons. — Groupe d'études et de critiques sociales. Tous les jeudis, petite salle, 18, rue Cambon (15^e), discussion sur des sujets d'actualité. Tous les militants libertaires sont cordialement invités.

Jeunesse Anarchiste des 11^e et 12^e arrondissements. — Provisoirement, réunion tous les lundis.

Lundi, 5 septembre, à 20 h. 30, Maison des Syndicats, 2, rue Saint-Bernard, conférence par Louis Loréal sur : Transformation morale et transformation sociale. Invitation cordiale à tous.

ARGENTEAU

Dimanche 4 septembre, à 9 heures du matin, au Soleil d'Or, 36, boulevard Brémontier, réunion des compagnons habitant Argenteau-Colombes et les environs : formation du groupe et conférence. Plusieurs orateurs de l'Union Anarchiste y prendront la parole. Invitation aux sympathiques.

Saint-Denis. — Réunion de tous les copains samedi, 3 septembre, à 20 h. 30, rue de la Légion-d'Honneur, 18.

Invitation cordiale à tous les sympathiques.

Courbevoie. — Le groupe se réunit dimanche, 4 septembre, à 10 heures du matin, 8, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Les camarades et sympathiques à notre programme y sont cordialement invités.

Groupe de Boulogne. — Réunion du groupe vendredi 2 septembre, à 20 h. 30, boulevard Jaurès, 25, avec invitation à tous.

Jeunesse anarchiste d'Antony. — Samedi 3 septembre, réunion du groupe jardin Janingros, rue de la Mairie.

PROVINCE

GRENOBLE

Dimanche prochain 4 septembre, les camarades sont invités à venir à la bâbade champêtre. On se réunira au Pont-Vieux du Drac pour aller aux Roches, à 12 heures et demie.

Communications diverses

Comité d'action pour la suppression des banques militaires. — Tous les camarades qui appartiennent ou ont appartenu au C.A. sont invités à assister à l'assemblée générale qui aura lieu le mardi 6 septembre, à 20 h. 30, à la Malton Commune, 49, rue de Bretagne.

A Paris, réunion pour la réorganisation sur de nouvelles bases de C.A., etc.

Un appel pressant est fait à tous.

Jeunesse syndicaliste du 15^e. — Le vendredi 2 septembre, 18, rue Cambon, à 20 h. 30, causerie par une camarade.

Le vendredi 9 septembre, conférence par Deport sur « L'Amour libre ».

Groupe du Jeune Fédéraliste. — Les camarades réunis au F. 4, quai de la Seine, devant le librairie du Libraire, sont avisés que la publication mensuelle ne peut plus paraître faute d'argent, de concours et d'encouragements matériels. En conséquence, les camarades abonnés sont priés de nous faire savoir si elles veulent que leurs abonnements soient transférés à la J. A. ou au C.R. des Jeunes Syndicalistes ou bien que l'argent soit remboursé ou versé à l'Ent'aide. Ecrire à Lebreron, 18, rue Cambon.

Fédération des Jeunesse Syndicalistes de la Seine. — Assemblée générale le lundi 5 septembre, à 20 h. 30, 33, rue Grange-aux-Belles (petite salle). Les camarades désireux de fonder des J. A. ou de donner des indications à ce sujet peuvent venir à cette réunion pour proposer à l'assemblée les conditions sur lesquelles il convient de se constituer.

Le vendredi 9 septembre, conférence par Deport sur « L'Amour libre ».

Groupe d'études des Jeunesse syndicalistes du 15^e, 18, rue Cambon demande si un copain aurait en disponibilité pour un mois Le Capital, de K. Marx, ou s'il aurait connaissance d'une bibliothèque le contenant.

Jeunesse syndicaliste du 19^e. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 30, au siège, 18, rue Bellevue. Nous y invitons amicalement tous les jeunes copains libertaires. Adhésions.

Société d'études techniques et d'enseignement général. — Le dimanche 4 septembre, balade champêtre à Livry (S.-O.-D.), dans la propriété de Mme de Sévigné. Train : gare de l'Est ; tramways : Pavillons-sous-Bois-Opéra. Descendre à terminus et prendre l'avenue Chancy, la rue Camille-Descours et suivre les rues.

Jeunesse syndicaliste de Boulogne-Billancourt. — Réunion mardi 6 septembre, à 20 h. 30, boulevard Jean-Jaurès, 88. Causerie par un copain.

Jeunesse syndicaliste d'Alfortville. — Réunion vendredi 2 septembre, à la salle du Casino des Fleurs, à 20 h. 30. Causerie par un copain. Invitation cordiale à tous.

Lettre de Roubaix

UN AVEU DU MAIRE DE ROUBAIX

Socialiste dissident

Depuis le seize courant, chacun sait que la corporation du textile est en grève, tous les jours de grandes manifestations traversent la ville, manifestations très belles, mais combien pacifiques, et toujours encadrées de bourriques en tenue et en civil, police chère à M. Lebas, député socialiste, maire de Roubaix, d'ailleurs les lignes qui suivent sont tirées de la réaction insérée sur l'urgence qu'il y a à se grouper et à se combiner.

Les réunions ont lieu tous les samedis à 8 heures et demie, Brasserie du Cornet, rue Marché-aux-Franchises. Prière d'y adresser la correspondance. — Pour le groupe : E. MARCHAL.

Il y a deux mois de chaleur séraphique que nous venions de subir avaient associé l'ardeur générale. La combative s'est trouvée décrue, et la première journée se déroula dans une atmosphère de sérendipité remarquable. L'éternel débat sur le mode de votation, égalitaire ou proportionnelle, nous voulut l'argumentation nourrie de Dommanget, qui ramena la balance vers l'égalitaire : c'était « la défaite » pour quelques syndicats à gros effectifs, qui présentaient différents systèmes de proportionnelle. Leurs leaders en furent piétés au vif et la tenue générale du Congrès s'en ressentit. Des conversations qui s'établissaient entre les séances, se dégagèrent l'impression d'une majorité de syndicats hostiles à la fusion globale avec les ex-amicales. Comme, précisément, la plupart des syndicats partisans de la proportionnelle l'étaient également de ladite fusion, on peut s'imaginer l'irritation croissante de leurs délégués qui, baltus le premier jour, devaient l'être encore le dernier. Les mêmes gros syndicats opposaient en général un système de « pérégrination » au traitement unique. Là, ils eurent une demi-satisfaction, car le congrès adopta, « en principe », le traitement unique, et en pratique une échelle de traitements permettant d'atteindre en dix ans comme aux Etats-Unis, le traitement maximum.

Il faut le reconnaître franchement, la question, pourtant si passionnante de la réforme de l'enseignement, souffrit du voisinage de la question fusion.

Le rapport, très travaillé, mais diaboliquement réformiste, ne fut pas discuté. Nombre de congressistes ne se générèrent pas de déclarer, hors séances, qu'il valait mieux « le laisser tomber ».

L'avenir dira si cette tactique était la bonne, et l'on verra quel parti nos adversaires pourront en tirer.

Le congrès avait décidé, sur la proposition du Conseil fédéral, de se diviser, par affinités, en trois sous-congrès qui étudieraient, préalablement à la discussion générale, les questions fusion, traitements, enseignement.

Cette méthode fit perdre en réalité une grande de demi-journée, car les orateurs et les arguments de chaque sous-congrès revinrent ensuite, tels quels au grand congrès ; c'était une demi-satisfaction, car le congrès adopta, « en principe », le traitement unique, et en pratique une échelle de traitements permettant d'atteindre en dix ans comme aux Etats-Unis, le traitement maximum.

Pour nous, camarades anarchistes de Roubaix, l'incident se termine par l'aveu de la complicité du maire Lebas dans l'odieuse passe à tabac de notre camarade Meurant, car à ce moment-là, tout comme à présent, seul « Monsieur » le maire Lebas avait la direction de la police ; c'est donc sur son ordre que celle-ci mit notre camarade en état d'arrestation, c'est toujours sur son ordre aussi que les agents rouèrent de coups au poste notre camarade ; sur son ordre, encore que des témoignages furent recueillis faisant ainsi condamner notre ami Meurant à 13 mois de prison et deux mille francs d'amende.

Nous remercions donc Lebas de l'avoue qu'il vient de nous faire et nous saurons à l'occasion en tirer les enseignements qu'il comporte.

Charles LOUIS,
Du groupe anarchiste de Roubaix.

Le Gérant : Marcel PETELOT.

FÉDÉRATION LIBRE
MARQUE D'OR
SYNDICALE
PARIS-2^e SECTION

Imprimerie Spéciale
du Libraire
69, boulevard de Belleville.

Camarade habitant Hautmont (Nord) désire nouer relations avec copains ou groupe de la région. Ecrire Burnout Henri, 138, rue Turenne, Hautmont (Nord).

Librairie

Sociale

69, Boulevard de Belleville, Paris (11^e)

Nous rappelons aux camarades qu'il nous est absolument impossible de faire l'expédition des commandes qui nous parviennent sans être accompagnées de leur montant en mandat-poste. A l'avenir il ne sera donc aucun suite aux commandes sans mandat — les disponibilités de la LIBRAIRIE SOCIALE ne lui permettant pas de vente à crédit.

D'autre part, nous ne pouvons prendre à notre charge les frais de port. Prière donc d'ajouter au montant des commandes, les frais de port et de recommandation.

Les groupements qui nous passent des commandes avec remise de 20/0 0% SONT PRIÉS DE NE CALCULER CETTE REMISE QUAND AU PRIX DES LIVRES. — Les prix français.

Il convient bien entendre note également de joindre au montant net de leur commande, les frais de port. Pour éviter des surprises, il faudrait également que les commandes qui nous parviennent des organisations soient revêtues du cachet de l'organisation ou de la signature d'un camarade qui nous est connu.

Nous avisons les camarades que, pendant la période des beaux jours, la Librairie Sociale est fermée tous les dimanches jusqu'à nouvel avis.

DICTIONNAIRES LAROUSSE

Editions de tous prix

petit Larousse illustré. Le plus complet des dictionnaires manuels, véritable encyclopédie en miniature. Beau volume de 1.634 pages (format n° 7), 5.800 gravures, 130 tableaux et 130 cartes en noir et en couleurs. Relié toile (relief artistique), impression bleu et or 15 »

Larousse classique illustré. Beau volume de 1.600 pages (format n° 7), 4.150 gravures, 130 tableaux et 114 cartes en noir et en couleurs. Cartonné 17 50

Larousse élémentaire illustré. Recommandé dans le cas où l'on ne disposera pas de crédits suffisamment élevés pour l'acquisition des précédentes éditions. Beau volume de 1.275 pages (format

ne 11), 2.500 gravures, 24 cartes, 2 planches en couleurs, 35 tableaux encyclopédiques. Cartonné 12 »

Relié toile, tête or 13 50

Dictionnaire illustré de la langue française. Extrait du Larousse élémentaire (la partie historique et géographique en moins). Joli volume de 556 pages (format n° 11), 1.900 gravures, 2 planches en couleurs, 35 tableaux. Cartonné 9 »

Relié toile 10 50

MEMENTO LAROUSSE

Vingt ouvrages en un seul

petit volume toutes les connaissances usuelles : Grammaires, styles, littérature, histoire, géographie, arithmétique et géométrie, pratique, arpentage, dessin, musique, sciences physiques et naturelles, physique, chimie, physique, dessin, sciences, vie pratique, procédés, etc.

Beau volume de 730 pages, 800 gravures, 82 cartes en couleurs. Relié toile (relief artistique), tête or, au prix de 47 50

MEMENTO DE POCHE. Un volume de 334 pages, 630 gravures, 42 cartes dont 19 en couleurs. Cartonné 6 30

Relié toile 8 40

HYGIENE ET MEDECINE PRATIQUE

Hygiène nouvelle, par le Dr Galtier-Bonnel. Tout ce qu'il est essentiel de savoir sur les maladies et leurs causes, les moyens de prévention, etc. Un volume en 8^e, illustré de 396 gravures. Broché 8 50 9 65

L'Estomac, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. Legrand. Un volume illustré de 14 gravures. Broché 3 fr. 50 ; relié toile 4 25 4 95

L'Œil, hygiène, maladies, traitement, par le Dr Valude, médecin de la clinique nationale des Quinze-Vingts. Un volume illustré de 54 gravures. Broché, 3 fr. 50 ; relié toile 4 25 4 95

COURRIER DU LIBRAIRE

L. P. Grenoble. — Le prix de la commande franc est recommandé à 1 fr. 85.

Le commerce Laconique (Saint-Sulpice) est prié de nous donner son adresse.

Groupe « L'Edincelle », nous pouvons vous fournir les brochures que vous demandez tenant compte de la remise. Vous pouvez adresser commande.

Enrique (Federigo). Les Concepts fondamentaux de la Science 5 75

Gennep (Van). La Formation des Légen- des 6 75

Grasser (Dr.). La Biologie humaine 6 75

Guitart (Dr. J.). Les Parasites incultes de maladie (107 figures) 5 75

Guignebert (C.). L'Evolution des Dogmes 5 75

H. Guillenmot (H.). La Matière et la Vie 5 75

Hachet-Souplet (P.). La Genèse des In- stincts 5 75

Harmand (Jules). Domination et Colonisa- tion 5 75

Héricourt (Dr. J.). Les Frontières de la Ma- tadie 5 75

H-L'Hygiène moderne 5 75

Les Maladies des Sociétés 5 75

Houssay (F.). Nature et Sciences na- turales (30 figures) 5 75

Itoeyko (Dr. Josefa). La Fatigue (13 figures) 5 75

James (William). Philosophie de l'Expé- rience 6 75

Le Fragon (Dr.). La Physiologie 5 75